

PIERRE SANSOT

## Chantons les bas-côtés

L'amour des chemins se reconnaît à l'affection que nous portons aux bas-côtés. Source de méfiance, d'irritation pour les uns (ils ont mal entretenus. Ils entretiennent du vague entre le chemin et les champs), ils constituent pour les autres un élément de sécurité : une rigole où l'on peut se planquer en cas de chasse à l'homme, un refuge où dormir et attendre que les forces reviennent, une déclivité à l'encontre de la platitude.

A la tombée de la nuit, après une rude randonnée, je n'avais pas assez de ressources physiques pour chercher une cabane. Je rangeais mon vélo sur le bas flanc et je m'endormais. La circulation était rare et je ne risquais pas d'être dérangé par d'autres randonneurs.

A Périgueux, à Narbonne, à Nice et même au nord de Marseille, mes pas m'ont porté vers de véritables chemins creux, des sortes de routes buissonnières destinées aux seuls promeneurs et aux cyclistes, bordées par de hauts murs derrière lesquels on pressentait des institutions religieuses, des maisons de famille nombreuse, des archipels du silence. A Marseille-Nord j'ai relevé des douilles et il semblerait qu'à l'automne on y chasse. Un vieux pressoir, un lavoir conservés me rendent tristes : objets rescapés de notre modernité. Ces chemins-là si ignorants de ce qui se passe à côté de l'urbain – et même les enfants rencontrés vous saluent poliment comme à la campagne – mènent une vie tranquille et m'apaisent. Néanmoins il suffirait de si peu – que le vieux mur soit détruit au profit d'une clôture prétentieuse – pour réduire ces actes d'insubordination.

deux hommes prêchent dans un rayon d'une centaine de kilomètres et les points extrêmes de leur prédication sont séparés par une petite semaine de marche, sans être jamais bien éloignés de Jérusalem ou de Bénarès. Leurs religions universelles sont nées sur des territoires grands comme un département français.

La prédication de Mahomet se tiendra dans des limites à peu près équivalentes. A l'âge de quarante ans, le caravanier abandonne ses lointaines expéditions commerciales pour se consacrer à un enseignement dispensé au sud de l'Arabie. Le lieu de son « émigration » (Hégire) est Médine, ville située à trois cents kilomètres de La Mecque d'où le prophète doit s'enfuir. Cette pérégrination, effectuée à pied ou à dos de chamelle, se révélera fort longue et périlleuse, inaugurant au sortir des épreuves une nouvelle ère pour les croyants, un peu comme la Longue Marche des partisans de Mao.

Le chemin de la Croix, mais je pense à des chemins moins dramatiques – ceux qu’empruntaient un meunier ou tel personnage de La Fontaine ou encore Jean-Jacques ou les facteurs du Lot-et-Garonne. S’ils avaient cessé d’accomplir leur tournée, nos fermes se seraient effondrées – surtout durant l’hiver – dans une solitude insupportable. Chaque jour cet homme exerçait la noble mission de relier nos maisons et de restituer à notre canton son unité. Nous lui offrions à boire, il terminait en titubant son parcours : une agonie autrement joyeuse que celle du Christ. Ses pas épousaient en quelque sorte les mouvements du soleil. Ils devenaient plus lents à mesure que l’astre se hissait plus haut dans le ciel.

L’école exerçait à sa manière le même ministère : chaque matin, les gamins s’y rendaient à travers leurs propres cheminements. Un observateur attentif se serait émerveillé de voir et d’imaginer tous ces pèlerines, ces cartables qui convergeaient vers le lieu consacré au savoir, puis, à la fin de l’après-midi, les enfants déployaient, en tous sens, leur enveloppe à travers prés et rivières. En conséquence cette école à laquelle on a pu reprocher son immobilisme aimantait, guidait des dizaines de cortèges enfantins. Le Dieu immobile Aristote ne nous agit pas autrement dans son impossibilité.

Nous envions le sort des cantonniers. Un métier idéal. On les supposait amoureux des ombres, des pauses si rares dans le travail des champs. Je ne les jalousais pas. Ils me semblaient en accord avec la paix de nos terres : ils ajoutaient de la bonhomie à nos chemins. Quel non-sens constituerait leur présence dans le vacarme des autoroutes ?

Pierre Sansot est professeur d’anthropologie à l’université Paul-Valéry de Montpellier. Il a notamment publié *Poétique de la ville* (Klincksieck), *Les Gens de peu* (PUF), *Jardins publics* (Payot), *Les vieux, ça ne devrait jamais devenir vieux* (Payot), *Les pierres songent à nous* (Fata Morgana), *Variations paysagères* (Klincksieck).

Mais voici l’immigré de Médine, petit beur sans un sou, obligé de voler pour vivre. L’ancien caravanier se convertit en piller de caravanes et, tel le douanier devenu contrebandier, il connaît toutes les ficelles du métier. La razzia devient djihad, le vol à la roulotte, guerre sainte. Dans le désert, de telles pratiques sont courantes et servent de péage autoroutier au profit des autochtones, de prélèvement obligatoire au bénéfice des indigènes. Au lieu-dit le Puits-de-Badr, ce carrefour de la grand-route de Syrie et de l’embranchement pour Médine, Mahomet remporte la première victoire de l’islam (mars 624) en rackettant une caravane de mille chameaux. La méthode est un peu « cavalière » et amène d’ailleurs les amis du Prophète à délaissier le chameau au profit du cheval, plus docile et plus rapide pour mener les poursuites.